



Anne Lafont (dir.)

Isabelle Baudino, David Blankenstein, Charlotte Foucher, Amandine Gorse,
Anne Lafont, France Nerlich, Christine Planté et Fanny Reboul (éd.)

Plumes et Pinceaux : Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850) – Anthologie

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Caroline Wuiet, *Le Papillon*, an VI

[extraits choisis]

DOI : 10.4000/books.inha.3582

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, Presses du réel

Lieu d'édition : Dijon

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Hors collection

EAN électronique : 9782917902844



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Référence électronique

Caroline Wuiet, Le Papillon, an VI : [extraits choisis] In : *Plumes et Pinceaux : Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850) – Anthologie* [en ligne]. Dijon : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2012 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/3582>>.

ISBN : 9782917902844. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.3582>.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Caroline Wuiet, *Le Papillon*, an VI

[extraits choisis]

« Première promenade au Salon de peinture » (7 thermidor an VI)

Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 1,
p. 5-6.

- 1 Quel est ce jeune adolescent qui caresse une jeune vierge ? C'est l'Amour. Ne voyez-vous pas, à travers la volupté qui parcourt ses traits, ce malicieux regard qui le distingue des autres dieux ? Comme l'œil fuit sur ses formes arrondies ! Comme il est ramené dans les contours moelleux de ces membres délicats ! Il désire et n'ose désirer : voyez ces doigts légers, comme ils effleurent cette épaule d'albâtre ! Il est embarrassé d'être heureux, il craint d'effaroucher la pudeur ; les femmes trouvent le regard de Psyché plus qu'insignifiant, c'est celui de l'Innocence étonnée ; elle réfléchit au plaisir qu'elle éprouve, à la pression voluptueuse de deux bras caressants ; elle ne se livre point encore, elle s'interroge. Que le voile qui la couvre est aérien ! On serait fâché qu'il pût se détacher, il semble que les grâces qu'il recèle pourraient s'évaporer ; je ne sais, mais cette Psyché doit ressembler à la femme qu'on a le mieux aimée, comme on doit retrouver dans son amant quelques-uns des traits de celui qu'on n'ose nommer. Gérard n'a point fait un tableau ; il n'a point réuni des couleurs sur un froid tissu : ces deux adolescents sont descendus du ciel pour donner des leçons de volupté aux mortels. Il ne faut pas les regarder trop longtemps. Allons voir le citoyen Roche. Ô citoyen Roche ! Que vous avez l'air d'un homme de bien ; votre oisiveté peint le calme de votre conscience ; le repentir n'a point sillonné votre front : on serait tenté de baiser le petit duvet qui le couvre. On dit que cette jolie femme est la citoyenne Simon. Non pas, c'est la citoyenne Lange ; ne voyez-vous pas la statue de Thalie ? Chut ! Le temps effacera l'inscription, et la muse sera tout ce qu'on voudra.

1. Isabey Jean-Baptiste, *Isabey et sa famille, dessiné par lui-même [La Barque d'Isabey]*

1798, dessin au crayon noir, 64,5 x 87,7 cm, Paris, musée du Louvre.

Arrêtez un moment, Isabey ; vous arriverez toujours assez tôt ; laissez-moi regarder ces jolis enfants : comme ils sont groupés (fig. 1) ! Que cette demi-teinte est céleste ! Que ce paysage est frais ! Comme le ciel est calme ! Comme la terre est en amour ! Qu'ils sont limpides, ces flots qui échappent à la rame ! Isabey, tu es le secret de la nature, et l'amour de la gloire te fait commettre tous les jours une indiscrétion.

- 2 Voilà bien des portraits de famille, c'est une promenade aux Champs-Élysées ; des artistes ? Arrêtons-nous ; Grétri, mon maître, Martini, mon modèle, l'abbé de Lille, mon génie familial, Bernardin de Saint-Pierre, je vous salue tous ; vous qui honorez mon pays, vous qui m'avez consolée de vivre, quand il ne me restait plus d'espoir que la mort : je reviendrai demain vous voir, et demain, je parlerai des ombres qui vous entourent.

C. W.***

« Ma seconde promenade au Salon de peinture » (10 thermidor an VI)

Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 4,
p. 28-29.

- 3 Le voilà, ce *Jupiter* de Myron, que j'ai si souvent admiré dans mes promenades solitaires ; pourquoi n'éprouvais-je plus ce sentiment ? Pourquoi mon imagination refroidie ne raconte-t-elle plus à ma mémoire ses exploits, ses amours, ses vengeances ? Il était au milieu des bois, dans un bosquet préservé des ouragans ; sa tête élevée parmi les rameaux paraissait dominer la terre ; les feuilles, doucement agitées, ombrageaient son front ; les oiseaux chantaient pour lui rendre hommage, les papillons voltigeaient,

s'arrêtaient sur les boucles de ses cheveux ; tout paraissait s'animer de son souffle créateur. Maintenant encadré dans un bloc de pierre, ce n'est plus un dieu, ce n'est que du marbre... Pourquoi donc ai-je voulu le revoir ? Depuis dix ans je ne m'en étais pas aperçue.

- 4 Quel intérêt touchant dans les traits touchants de Vincent de Paule ! Qu'il est beau de l'action qu'il vient de faire ! Combien de vertus dans ces rides que la piété rend quelquefois si sévères ! Le reproche qu'on lui fait de trop presser l'enfant est, suivant moi, un rayon de génie ; il se défie de son adresse, il emploie la force pour le retenir ; rien est-il plus dans la nature ! Le manteau n'est pas drapé ? Plus il presse les formes, plus on sent qu'il fait froid. L'enfant mort est bien mort, l'agonie ne l'a point défiguré, il n'a fait que cesser de vivre. Ce Vincent de Paule fera autant d'honneur au citoyen Stouf que le modèle a fait d'honneur à l'humanité.

C. W.***

« Troisième promenade au Salon de peinture » (11 thermidor an VI)

*Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 5,
p. 37-38.*

- 5 J'ai longtemps combattu contre le désir de parler des ouvrages de mon sexe : c'est soulever contre moi tous les philosophes qui ne reconnaissent que l'homme dans la nature et renient Dieu dès qu'on veut leur prouver l'existence morale de la femme.

2. Adélaïde Labille-Guiard, *Portrait du peintre François-André Vincent*



Portrait du peintre François-André Vincent

1782, pastel, 60,8 x 50 cm Paris, musée du Louvre.

Mais voilà des portraits de la citoyenne Guiard (fig. 2) ; voilà une *Hébé* de la citoyenne Huin ; ces fleurs viennent d'éclorre sous les pinceaux de la citoyenne Coster ; ce joli homme est venu se placer sous les crayons de la citoyenne Morin ; une jeune Frescatane, animant l'amour des charmes de la mélodie, doit le jour à la citoyenne Lemoine ; et ces paysannes de Terracine ?... Vous voudriez bien, messieurs les incrédules, en être les créateurs ; mais sans vous, et malgré vous, ces jolis enfants passeront à la postérité avec le nom de leur mère. J'en aurais encore d'autres à nommer, qui rivalisent avec nos génies ; mais ce n'est pas savoir louer que d'intimider la modestie.

3. Horace Vernet, *Fidélité des hussards français*



1798, dessin.

- 6 Passons aux beaux dessins de Vernet, à ce tableau si varié, si bien composé, des hussards de Berchini (fig. 3), à ce cours si précieux d'équitation, à cette Amazone... Pourquoi n'a-t-elle pas les grâces de son coursier ? Le jeune peintre aimerait-il mieux les chevaux que les jeunes femmes ?... Ce serait dommage, il les ferait si jolies !... Quelle sublime composition ! Que ces beautés agrestes sont effrayantes ! Ces rochers dépouillés touchent aux nues ; ce torrent précipité d'abîmes en abîmes fatigue les échos de ses longs mugissements ; ses vagues blanchies d'écumes vont engloutir ce superbe coursier ; il est porté par la terreur ; les rugissements des lions retentissent dans ses flans ; il fuit la mort, et la mort ne peut l'atteindre... Je mesure l'espace, je ne respire plus, je crains, j'espère... Vernet, j'ai voulu t'admirer trop longtemps ; je m'en vais, le cœur pressé.

C. W.***

« Ma quatrième promenade au musée des Arts » (17 thermidor an VI)

*Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 11,
p. 84-85.*

- 7 Ce pauvre vieillard ! Qui ne serait tenté de lui donner l'aumône ! Il ne demande pas, il espère ; les sons de sa vielle n'ont pas besoin d'être mélodieux, ils sont tristes et touchants ; trois enfants le regardent avec intérêt ; le plus jeune écoute, l'aîné s'attendrit et le tout petit vient d'oublier ses cerises, car son attention ne peut être partagée. Le bon chien, l'ami du malheureux, est là ; vieux et modeste comme son maître, il ne tourmente pas la pitié, il se repose et l'attend ; groupe intéressant, rappelez l'amour de l'humanité dans les cœurs froids qui le repoussent, et le citoyen Liancourt n'aura plus rien à faire pour sa gloire.
- 8 Je l'ai bien lu dans mon livret ; ce grand tableau, si long, si noir, c'est Pâris s'arrachant des bras d'Hélène ; je ne me pardonnerai jamais l'écart de mon imagination ; oser prendre la fille de Tindare pour une Flamande enfumée, le beau Troyen pour un tapageur, et le palais de Priam pour une tabagie. David ! C'est ta faute, l'image enchanteresse de tes voluptueux amants est encore présente à ma pensée ; je les vois parés de toutes les grâces de la nature, de tous les charmes de ton imagination ; je souris à leurs plaisirs, je m'identifie à leur être, je me sens transportée sous ses murs qui servent d'égide à leur coupable ivresse... Détournons-nous, ce tableau trouble ma douce rêverie ; cherchons Homère, il ramènera l'illusion. Voilà des chiens, un berger, une femme qu'on croit attentive, un buste de carton sur un corps inanimé... C'est là ce vieillard qui chanta les dieux dans leur langue, qui survécut à la Grèce pour en faire la honte et l'honneur, naquit ignoré, qui mourut sans gloire ?... Eh non, c'est l'Homère du Pâris qui est ici, il fallait bien en faire un tout exprès, pour ne pas les dépareiller. ☞ Qu'il est joli ce buste ! Et qu'il est modeste ! Est-ce Hébé ? Est-ce la pudeur ? Je ne sais, mais assurément en le modelant, le sculpteur Chinard pensait à la citoyenne Récam[ier] ... Si cette remarque est indiscreète, la faute en est aux dieux qui la firent si jolie.

C. W.***

« Ma cinquième promenade au musée des Arts » (21 thermidor an VI)

*Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 15,
p. 117-118.*

- 9 Vénus, charme de la nature, souveraine des plaisirs, mère de la séduction, des caprices, de la jouissance, toi qui d'une chaîne universelle rapproches tous les cœurs, toi qui donnes un ami à l'indifférence et du sens à la sagesse, Vénus ! Est-ce toi qui m'apparais, pleurant sur le corps d'Endymion ? Ces chairs molles et blafardes ont-elles été formées pour l'immortalité ? Ce linge froissé a-t-il jamais recelé les tourments et la volupté ? Cette draperie grossière pouvait-elle effleurer tes épaules d'albâtre sans les déchirer ? Ce paysage enfumé ne respire point de ta vie ; cette rose qui paraît se flétrir de honte devait naître sous tes pas, et non sous tes ronces, ce petit Endymion, si jaune, si mesquin, qui meurt de si mauvaise grâce, a respiré l'ambrosie sur tes lèvres, a conçu l'immortalité dans tes bras. Ô blasphème ! Qui doit attirer toutes tes vengeances sur la

tête du peintre coupable, nos mortelles peuvent se profaner ! Mais, après les dieux, Vénus ne doit choisir que leur chef-d'œuvre. S'il est vrai que les hommes ont toujours fait les divinités à leur image, le créateur de ce tableau n'a pas été gâté par elles ; mais qu'importe ? Il leur rend bien, et tout est pour le mieux.

4. Pierre Maximilien Delafontaine, *Le Patineur (portrait du graveur Jean Bertrand Andrieu)*



1798, huile sur toile, 179 x 130 cm, Paris, musée de la Monnaie.

- 10 Qu'il est bien ce patineur (fig. 4) ! Que sa position est naturelle ! Comme il fend l'air ! Tout a froid autour de lui ; les frimas l'environnent ; ses habits sont couverts de cette neige aérienne qu'on respire pendant l'hiver. Je voudrais voir les traces de ses patins sur la glace ; l'illusion serait plus complète. Le citoyen Delafontaine l'a sans doute oubliée pour laisser une remarque à faire ; c'est une mouche sur les belles formes de Vénus callipyge. Puisque j'ai froid, je veux revoir ce paysage du citoyen Coste ; je veux admirer cette porcelaine échappée aux innovations de la mode : ô comme il a bien saisi la pâture à l'agonie ! Ces arbres dépouillés, ce ciel sans chaleur, cette terre sans amour ! On entend tourbillonner le vent du nord ; on voit les flocons de neige se détacher des montagnes ; le bûcheron veut travailler, et sa poignée va s'échapper de ses doigts engourdis... ! Après ce tableau, il faut voir son clair de lune ; le sommeil de la terre ; la douce mélancolie qu'il a répandue sur elle. Astres des êtres sensibles ! Je t'ai salué de cœur et de pensées ! Tu m'as rendu des souvenirs ; tu as entrouvert le petit livret de ma vie ; j'ai senti une larme brûlante sillonner mes joues ! Était-ce d'ivresse ? Était-ce de regret ? Je me suis retournée ; les portraits du citoyen Leguay étaient là. Je les ai fixés pour distraire mon imagination, pour la ramener aux douces émotions du présent. Qu'ils sont bien dessinés ! Qu'ils sont délicieusement peints ! Comme l'admiration suit heureusement toutes ces formes arrondies ! J'aurais besoin de tout détailler depuis les ongles jusqu'aux cheveux livrés aux zéphyr ; mais j'ai là, sur mon sein, un petit

portrait fait par lui, et je ne répondrais pas d'être impartiale dans mes éloges – la reconnaissance a son exaltation comme l'amour.

C. W.***, académicienne

« Ma sixième promenade au musée des Arts » (8 fructidor an VI)

Le Papillon, Journal des arts et des plaisirs, n° 32,
p. 252-253.

- 11 C'est parce que j'estime votre modestie et vos talents, citoyen Monsiau, que je vais être sans indulgence. Je ne vous parlerai point en peintre, mais en poète qui a étudié l'antique ; je respecterai vos pinceaux et ne tourmenterai que votre génie.

5. Nicolas André Monsiau, *Zeuxis choisissant des modèles*



1798, huile sur toile, 96 x 129 cm, Toronto, Art Gallery of Ontario.

6. Nicolas André Monsiau, *Dessin d'après le tableau de Zeuxis*



1798, dessin, mine de plomb, plume et encre brune, lavis brun, 26 x 40 cm, coll. part.

7. Nicolas André Monsiau, *Socrate et Alcibiade chez Aspasia* [*Aspasie s'entretenant avec les hommes illustres*]



1798, huile sur toile, 146,5 x 106,5 cm, Chambéry, musée des Beaux-Arts.

- 12 Le tableau de Zeuxis est généralement estimé, la composition en est savante, les détails sont pleins de grâce et de modestie, les chairs palpitent, les draperies dessinent, les figures parlent ; on pouvait faire aussi bien, mais on ne pouvait faire mieux (fig. 5). Je n'ai vu que son dessin qui pouvait rivaliser avec lui, et peut-être cette comparaison lui

nuirait-elle si la copie pouvait l'emporter sur le modèle (fig. 6) ; mais pourquoi le génie qui vous dictait Zeuxis vous a-t-il abandonné quand vos pinceaux ont cherché les traits d'Aspasie et d'Alcibiade (fig. 7) ? Les auriez-vous conçus dans le boudoir d'une de nos courtisanes, la caricature de la Grèce aurait-elle séduit votre imagination ? Élanchez votre âme de siècle en siècle ; interrogez les fragments échappés à la destruction et déchirez ce tableau ; ce n'est point là ni la maîtresse de Périclès, ni son enfant adoptif ; la tête de Socrate est bien, sa position est naturelle ; mais pourquoi ce vieux manteau qui peint la misère et non la philosophie ? Diogène ou Timon auraient pu s'en affubler ; Socrate n'affectait point cette dégoûtante misanthropie qui naît de l'orgueil et répugne à la modestie : c'était un sage, vous en avez fait un cynique, et certes, rien ne se ressemble moins. Au moment où vous peignez Alcibiade, ce n'était point encore un héros, mais le plus fastueux des Grecs. Pourquoi donc ce casque lourd et mesquin ? Il ne va point combattre, il est près d'une femme qu'il aime ardemment ; couronnez-le de lauriers, si vous voulez présager sa gloire. Le laurier sied aux amants et n'effarouche pas les amours. Aspasie, aussi voluptueuse que savante, était la Ninon de la Grèce, sa beauté, son luxe, sa coquetterie, tout lui servait d'éloquence ; elle étonnait les savantes, elle entraînait les sages, elle séduisait les sybarites, ses principes dirigeaient toutes les opinions politiques, parce que rien ne résiste à l'esprit qui prend le chemin du cœur. J'aurais donc voulu qu'Aspasie fût environnée de tout le luxe athénien, que sa tête, à moitié voilée, fût couverte des trésors de l'Afrique, que ses draperies eussent été tissées par les Tyriens, que sa tunique ondoyante eût été attachée sur son épaule d'ivoire par une agrafe sémillante : j'aurais voulu plus d'expression dans ses traits, plus de grâce dans toutes ses formes... Écoutez parler Alcibiade dans une lettre que j'ai enlevée au néant, elle vous donnera mieux que moi la mesure de leur existence à Athènes. [...].

C. W.***, académicienne

ANNEXES

[Lire les extraits d'articles de Caroline Wuiet parus dans *Le Phénix*](#)

[Lire l'introduction à Caroline Wuiet écrite par Amandine Gorse](#)